

**Zeitschrift:** Revue Militaire Suisse  
**Herausgeber:** Association de la Revue Militaire Suisse  
**Band:** 101 (1956)  
**Heft:** 4

**Artikel:** À propos de drill  
**Autor:** Léderrey, E.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-342724>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 13.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

simple, que le « règlement de service » en son chiffre 1 définit sobrement : « L'armée a pour mission d'assurer l'indépendance du pays contre l'étranger et de maintenir la tranquillité et l'ordre à l'intérieur. » Le fait que la Suisse n'a aucun objectif politique extérieur ni colonies, souligne le caractère nettement défensif de son organisation militaire. La notion du devoir en est d'autant plus claire.

En parlant du « malaise » qui se serait emparé d'une partie de notre peuple, face aux multiples problèmes que pose l'actualité, nous avons repris un terme répandu dans la presse. Il ne faut cependant rien exagérer, car l'ardeur de ces polémiques prouve aussi que le citoyen suisse continue à porter un vif intérêt à son armée.

Colonel-brig. R. MASSON

---

### A propos de drill

Drill ! Que d'encre le mot comme la chose n'ont-ils pas fait couler chez nous ! Nonobstant son origine anglaise, on ne voulait y voir qu'une spécialité importée de Prusse. De là une défaveur qui s'étendait au « dressage », réservé par d'aucuns aux animaux. Survivance d'un passé où, comme nous le verrons plus loin, il trouvait une *application directe au combat*, le drill était devenu un exercice « de parade » auquel on consacrait un temps disproportionné.

A l'Ecole de recrues (de 45 jours !) où j'y fus initié, on s'y entraînait sous trois formes : la *position*, qualifiée par le règlement de « normale » (parce qu'elle ne l'était pas), le *pas cadencé*, lui, franchement anormal et le *maniement d'arme*.

La *position*, prise au commandement de « garde à vous ! » ou spontanément devant un supérieur, donnait lieu à des contrôles contradictoires, au bout desquels, ayant changé d'unité et de chef, l'homme ne savait plus très bien si l'essen-

tiel était de sortir la poitrine, de rentrer le ventre, de lever ou de baisser le menton, de placer ses pieds en équerre, de tendre les jarrets ou de fixer l'inspecteur avec des yeux de nègre en transes.

Plus tard, commandant de régiment, la « position » me révéla l'un de ses avantages. Passant à cheval devant le front d'une compagnie entrée une heure plus tôt au cours de répétition, je découvris par hasard que les quatre ou cinq hommes ayant trop fêté le revoir des copains titubaient puis s'effondraient sous mon regard. Le simple fait de devoir lever les yeux leur faisait perdre l'équilibre.

Le *pas cadencé* s'exerçait différemment sur chaque place d'armes. La tension des jambes y était partout exigée. Ici, cependant, les pieds devaient se poser légèrement sur le sol, après l'avoir rasé, là, au contraire, il fallait les lancer haut puis piaffer vigoureusement. Entre ces deux extrêmes, plusieurs variantes. Le résultat de ces efforts était éphémère. C'est dans les défilés de fin d'Ecole de recrues et de cadres qu'il culminait. Ultérieurement, il n'atteignait que rarement son but : donner à la troupe une *allure martiale*.

Le *maniement d'arme* se réduisait à deux mouvements, décomposés chacun en trois temps, pour suspendre le fusil (plus tard, le porter) et le reposer. On exerçait aussi sous forme de drill les *conversions individuelles* (quarts de tours et demi-tours).

Au moment de passer aux *exercices collectifs de drill*, on constatait avec surprise que, loin d'être l'application ou le couronnement du drill individuel, ils en étaient la négation. On ne demandait plus à l'homme, perdu dans la masse, de se concentrer, de « se donner » par une manifestation de son énergie. On ne se souciait plus que d'obtenir des *mouvements uniformes et simultanés*, lesquels ne réclamaient qu'un peu d'attention et un minimum d'efforts.

Je m'explique.

Dans la section ou la compagnie, voire le bataillon, l'officier — à moins qu'il ne passât devant le front — n'exigeait plus de

l'individu l'effort de prendre la *position* inculquée par le drill. Ce qui lui importait, c'était d'entendre un seul claquement de talons. De même, il était pleinement satisfait d'un *reposez arme!*, lorsque les crosses frappaient le sol avec un ensemble parfait.

On recherchait donc la *simultanéité*. Et comme elle était rarement obtenue d'emblée, on répétait plusieurs fois ces mouvements. Résultat : connaissant cette habitude, l'homme était incité non pas à *concentrer ses forces* sur le premier mouvement — comme on le lui avait enseigné — mais à les ménager pour ceux qui allaient suivre et qui dès lors perdaient leur valeur de drill. Pour « reprendre une troupe en main », l'officier se fiait à ses oreilles plutôt qu'à ses yeux. Je reviendrai sur ce point.

La même erreur se retrouvait dans les *défilés* : on n'y exigeait moins la correction du *pas cadencé* que celle de l'alignement, obtenu avec beaucoup moins d'efforts.

Quoi qu'il en soit, c'est avec cette conception du drill « suisse » que, capitaine, j'arrivai dans un régiment allemand pour y accomplir un stage d'un an.

Peu à peu, j'y fis deux découvertes. L'une, que nous avions une idée totalement fausse du drill « prussien », l'autre — peu flatteuse pour notre amour-propre — que l'application bornée que nous en faisons était qualifiée par les Allemands de... « Schweizerdrill ! ».

Une première leçon me fut donnée au sujet de la *position normale*. Assez fier de prouver mon coup d'œil, je m'étais arrêté devant un homme à la tête désaxée et dont l'épaule droite était plus haute que l'autre. « Il est bien équilibré et c'est là l'essentiel, remarqua l'officier qui m'accompagnait. Vous ne voudriez pas, en deux ans, corriger une déformation que cet individu a depuis vingt ans ! » Que nous nous targuions de le faire en quelques semaines, je n'ai pas jugé à propos de l'avouer.

Seconde leçon, à l'occasion d'un *défilé* du régiment devant le cdt. C.A. Chaque cp. s'avavançait sur deux rangs. La critique

me laissa stupéfait : le cdt. cp. A. qui, à mes yeux, avait le plus mal défilé, fut félicité, celui de la cp. B, auquel j'aurais donné la palme, vertement tancé. La cp. B. m'en avait imposé par son alignement impeccable, alors que le centre de l'autre se trouvait d'une douzaine de pas en retrait sur les ailes. Ce décalage provenait du terrain.

Boueux devant le milieu des cp., il y raccourcissait la longueur du pas cadencé, *ordonné*, au détriment de l'alignement. Pour conserver celui-ci, les hommes de la cp. B. avaient triché et renoncé à l'effort exigé par le pas cadencé jusqu'au moment de passer devant l'inspecteur. Or, me fut-il expliqué : « Nous voyons, dans un défilé, le moyen de déterminer la valeur d'une unité par celle des *hommes qui la composent*. » Ce faisant, le général n'avait pas été dupe — comme moi — et la mercuriale qu'il adressa, en termes d'une extrême dureté, au cdt. cp. B. roula sur le thème « être et paraître ».

A ce propos, que l'on me permette un autre exemple vécu en Suisse.

Le célèbre général allemand v. Kluck, 80 ans, assistait en fin de manœuvre au défilé, en colonne de marche, de troupes appenzelloises. Quittant le groupe des officiels entourant le chef de notre EMG à une vingtaine de mètres de la route, il s'était porté à deux pas de celle-ci. Attaché à sa personne, je l'avais suivi. Les échos de la fanfare, mal placée, empêchaient de marcher au pas et l'allure, trop rapide, contribuait à augmenter le désordre dans les rangs. Celui-ci fut porté à son comble lorsqu'un homme, talonné par un camarade, vint s'abattre devant le général. Depuis longtemps — donnant suite aux signes impatients que l'on me prodiguait de l'arrière — j'avais tenté d'arracher le général à ce spectacle, lamentable à des yeux suisses. Perdant patience, le chef EMG. vint lui-même, sans plus de succès, tâcher d'éloigner notre hôte. Quelle ne fut pas sa stupéfaction d'entendre le vieux soldat, comme hypnotisé par la troupe, murmurer avec une émotion contenue : « Brave Leute ! Brave Soldaten ! » L'éminent homme de guerre avait vu *ce qu'il fallait voir*, non pas la

pagaille, mais l'impressionnant effort de soldats désireux de manifester, devant les représentants de l'armée et du pays, leur volonté de servir.

Troisième leçon. Lorsqu'une cp. rentrait en caserne, son cdt., à cheval et sans élever la voix — ce qui, indigne d'un officier estimait-on, était réservé aux sous-officiers — ordonnait : « Das Gewehr — ab ! » Si le fusilier Muller ou Meier n'avait pas entendu ce commandement, il pouvait réagir en retard, mais malheur à lui si le capitaine constatait qu'il n'exécutait pas les mouvements avec le maximum d'énergie. Noté sur le carnet du sergent-major, il en était quitte pour une séance privée de « Schweizerdrill », punition éreintante vu la répétition des mouvements, dont personne n'a pu ou voulu m'expliquer l'origine. Il est clair que des défaillants pouvaient échapper à l'œil du chef. Toutefois, le fait d'en avoir repéré, ne fût-ce qu'un seul, constituait déjà une sérieuse mise en garde pour les autres. Preuve en est que, si j'ai entendu menacer un homme de « Schweizerdrill », je n'en ai jamais vu l'application. Même après une marche longue et fatigante, les soldats concentraient leur énergie sur les trois ou quatre pas cadencés, suivis d'un seul « Reposez arme ! » qui la terminaient.

Ces exemples suffisent à caractériser le drill allemand et à montrer en quoi il différait du nôtre. *Refaire ou remettre un mouvement collectif de drill* est une erreur psychologique que *je n'ai jamais vu* commettre au cours de toute une année. Si faute il y avait, les bons éléments n'en étaient pas rendus responsables au même titre que les mauvais : le chef *se donnait la peine* de découvrir les coupables. Certes, la *simultanéité* était remarquable, mais elle n'était pas recherchée. On l'obtenait par *l'entraînement individuel* et c'est celui-ci que l'officier s'efforçait de contrôler dans les rangs, non pas avec ses oreilles, mais avec ses yeux.

Les grands chefs peuvent jongler avec des corps de troupes. Les *hommes* qui les composent doivent être *conduits*. Pour les garder ou reprendre en main, les cadres, auxquels incombe cette tâche, disposent, entre autres moyens, du drill, efficace



seulement s'il obtient *de chaque individu* la réaction réflexe qu'on lui a inculquée.

Arrivé à cette conclusion, il n'est pas sans intérêt de remonter à l'*origine du drill*.

Celle de la *position* se conçoit aisément. Par cette attitude, le subordonné témoignait, sinon son respect, du moins sa soumission au supérieur (celui-ci, en Allemagne, l'acquittait sur-le-champ par un geste ou l'ordre : « Repos ! »).

*Pas cadencé* et *maniement d'arme*, loin d'être destinés à la parade, avaient leur utilité directe à l'époque où l'on tirait en avançant *au coude à coude*, la crosse à la hanche. Pour éviter la déviation des armes, les hommes devaient marcher en cadence et marquer le pas scandé par les tambours. En exigeant qu'ils fissent simultanément l'effort de tendre les jambes, on visait à renforcer le sentiment de la cohésion et à détourner leur attention de l'ennemi.

La première salve exécutée, les tireurs se trouvaient désarmés pendant le temps assez long qu'exigeait le rechargement du fusil. Il était donc avantageux, vu l'imprécision du tir, de ne l'ouvrir qu'à courte distance de l'adversaire. Et pour empêcher le soldat d'abaïsser prématurément son fusil, des serre-gents (Wachtmeister), qui suivaient armés d'une canne en nerf de bœuf, l'obligeaient à garder l'arme sur l'épaule jusqu'à l'ordre de tirer qu'il exécutait automatiquement, grâce à la menace imminente de la schlague, plus redoutée que celle de l'adversaire encore éloigné. Par ce mouvement collectif du drill contrôlé, propre à assurer la cohésion de l'ensemble, on visait aussi à *impressionner* le vis-à-vis.

En cela, rien de nouveau. Les Indiens, par la peinture de leur corps et leurs gigantesques couvre-chefs emplumés, les grenadiers, avec leurs hauts bonnets à poil, les guerriers en général par leurs cris, visaient à intimider l'adversaire et à se donner « du cœur au ventre ». Cet effet, la garde allemande l'a encore obtenu, en 1870, lors de l'attaque de Saint-Privat <sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Lire à ce sujet *La manœuvre de Saint-Privat*, par le général Bonnal.

*Aujourd'hui*, le drill est plus nécessaire que jamais, moins pour donner du panache à la troupe en temps de paix, qu'en vue de la préparer à la guerre.

Qu'on me permette, à ce propos, d'emprunter quelques citations à un article que j'écrivis, en 1938, dans la *Revue militaire suisse*<sup>2</sup>.

« Ce serait enlever à la tactique toute valeur que de méconnaître un fait d'ordre psychologique dominant toute la préparation à la guerre. Ce fait, dont les officiers n'ayant pas combattu ont peine à se rendre pleinement compte, est le suivant :

» *L'homme que l'on instruit en temps de paix se révèle tout autre sur le champ de bataille.* »

» Après 1870 déjà, le colonel Ardant du Picq avait écrit : « Il faut se garder des illusions de manœuvres où les expériences se font avec le soldat calme, rassis, reposé, repus, attentif, obéissant, avec l'homme intelligent et docile... et non avec cet être nerveux, impressionnable, ému, troublé, distrait, surexcité, mobile, s'échappant à lui-même qu'est, du chef au soldat, le combattant. »

La justesse de cette mise en garde fut confirmée par la première guerre mondiale. Ecoutez le colonel Lucas : « L'horreur de la mort qu'éprouve le soldat en face du danger se traduit par *la peur*, qui est, à proprement parler, son seul et véritable ennemi. Tous les moyens mis en œuvre dans le combat agissent en effet sur lui par les réactions morales qu'ils provoquent (effets du feu, habileté de manœuvre, audace, mouvements enveloppants, surprise même). Ils tendent tous à paralyser ses efforts et à l'obliger à s'avouer vaincu avant qu'il ait épuisé ses moyens d'action. » — « C'est l'imagination qui perd les batailles », disait déjà le prince de Ligne.

Dégageons d'ores et déjà deux enseignements :

1. Nécessité de mettre en garde les officiers — tout spécialement ceux de notre armée à court terme de service —

---

<sup>2</sup> Tiré à part sous le titre *Notes de tactiques à l'usage des futurs capitaines*.



contre les illusions du temps de paix qui masquent les dures exigences de la guerre.

## 2. Nécessité de *préparer le combattant à vaincre la peur*.

Est-ce possible ?

La *peur n'exclut pas certains gestes instinctifs*. « On retrouvera tout le profit de l'instruction à ce moment particulier du combat où il ne reste plus à l'homme apeuré que *les habitudes acquises par le dressage, que l'automatisme des mouvements* » (colonel Lukas). En d'autres termes, l'habileté technique du soldat doit être telle qu'il soit capable, *sous le feu de l'ennemi*, de faire les mouvements *réflexes* nécessités par la mise en action de son arme (fus., Fm., mitr., Lm., canon, etc.), actions qui consistent essentiellement à l'installer, la charger, tirer, remédier aux enrayures et à la déplacer.

Comment acquérir cet automatisme ? Par le drill. Dans la période *d'initiation*, les mouvements compliqués sont décomposés en gestes simples. En vue de faciliter leur enchaînement, chacun d'eux doit amorcer le suivant. Au début, la recrue pourra compter ou décrire le geste avant de l'exécuter plusieurs fois de suite, toujours plus rapidement, mais jamais au détriment de l'exactitude. On enchaîne ensuite plusieurs gestes, en ne parlant plus, le but étant de faire travailler les muscles à l'exclusion du cerveau. Les gestes les plus difficiles gagnent à être exercés plus souvent que les autres dans des séances qui leur seront spécialement consacrées.

L'*entraînement* doit se poursuivre au *cours de répétition* où l'homme continuera à exercer *comme il l'a appris*, même si ses mouvements ne sont pas conformes à ceux de ses camarades de la cp. Il doit être intensif et fréquent. L'expérience a été faite qu'il pouvait commencer dès le premier jour, pendant les travaux de mobilisation où quantité d'hommes restent inactifs. De brèves séances l'empêcheront de devenir fastidieux. Groupe et section en retireront un profit d'autant plus grand qu'ils auront été momentanément dotés d'armes en suffisance, prélevées sur les voisins, de telle sorte que *chacun* puisse exercer. Les spectateurs inactifs bénéficient d'un repos, ni

mérité, ni nécessaire, mais dû uniquement à un défaut d'organisation, que des chefs attentifs et doués d'imagination se doivent d'éviter. Ils s'évertueront au contraire à stimuler leur troupe par des inspections et des compétitions<sup>1</sup>, ainsi qu'à la convaincre de la nécessité et de la valeur du drill. Son exercice ne devrait pas laisser de place au désœuvrement. Tuer le temps en temps de paix est un moyen de se faire tuer à la guerre où tout effort dans sa préparation se traduit par une économie de sang versé<sup>2</sup>.

Colonel E. LÉDERREY

---

<sup>1</sup> Au tir de combat, par exemple, on organise un duel entre deux équipes ou deux groupes (A et B). Sur la position que ces hommes (encore 50-100 m. en arrière) devront occuper, on désigne à chaque chef de parti un but composé d'un nombre de cibles équivalent à son effectif. A tire sur les cibles qu'il a devant lui et qui représentent B. Chaque fois qu'il en touche une, un homme de B est mis hors de combat et inversement.

<sup>2</sup> Dans *The Future of the Infantry*, paru en 1936 en Amérique, un critique militaire qui a donné maintes preuves de sa perspicacité, le capitaine britannique B.H. Liddell Hart, condamne le drill de parade, survivance d'un passé où les *formations en ordre serré* et l'*alignement* jouaient un rôle capital au combat, alors que ces notions ont fait place aujourd'hui à celles de l'*ordre dispersé* et de la *direction*. Etant donné que la fonction essentielle du fantassin sera de *combattre avec habileté*, à l'effet non seulement de survivre, mais de remporter des succès. L.H. préconise un *Battle Drill* débutant, non pas par des exercices formels, mais par l'*entraînement tactique* de la recrue. Les principes de la lutte lui seront inculqués par des combats d'homme à homme et des compétitions. Puis on la familiarisera avec ses boucliers : le *jeu* et le *terrain*, en l'accoutumant à choisir la meilleure position de tir et le cheminement le plus indiqué pour dissimuler son avance, ainsi qu'à s'enterrer. On lui fera comprendre la nécessité de collaborer, d'abord en couple, puis en équipe (solidarité et entraide), le front continu ayant fait place à une *chaîne élastique* de petits groupes indépendants et interdépendants, dans lesquels chacun doit être prêt à secourir ses voisins ou à utiliser leur feu. Dans un stade ultérieur, le fantassin sera entraîné à saisir l'occasion de progresser sous le couvert des chars, de l'artillerie, de l'aviation, du brouillard, de la fumée et de l'obscurité. A cela succédera l'initiation aux différentes formes de combat (en particulier de nuit et en retraite, causes de paniques, s'ils ne sont pas exercés). Les succès et les revers dus à la surprise et à la ruse font aussi partie de l'instruction de l'infanterie, arme où elle est loin d'être la plus facile. Son entraînement technique est une science, son entraînement tactique, un art. « Sur le champ de bataille, conclut Liddell Hart, le fantassin est moins un technicien qu'un artiste : c'est là son titre de gloire. »